

# L'IMPARTIAL

L'Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 2. NO. 33

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 18 SEPTEMBRE 1902.

10 ANNEE.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL.

## LA PANTHERE NOIRE

CHAPITRE XVI

(suite)

—Il faut que vous veniez avec nous, Daniel, lui dit-il.

—Non, non, répondit le nègre ; je dois rester ici, car je crois avoir trouvé un moyen de sauver l'établissement. Partez, guidez votre famille dans la forêt, et dirigez-vous sur Warwick. La Providence vous prendra sous sa protection.

Tout en parlant ainsi, le fidèle serviteur avait forcé son jeune maître à descendre l'échelle. Il suivit des yeux la famille, qui prit place dans le canot, et se dirigea vers la rive opposée.

Revenu à son poste d'observation, le nègre prit sa carabine à deux coups, ouvrit la grande porte du fortin, et se porta en avant des palissades, à un endroit où la lueur du feu le fit apercevoir distinctement des sauvages occupés à se consulter.

—Connaissez-vous la Panthère Noire des Delaware ? cria-t-il d'une voix stridente aux Comanches, en lançant en l'air sa hache, dont l'acier étincela à la lueur des flammes. Lequel d'entre vous oserait scalper un Delaware ? Mon peuple vous ferait payer cher une pareille chevelure. Allons ! venez, si vous osez, vous emparer de la Panthère Noire ; mais ayez bien soin d'apporter vos meilleures armes, car elle va se défendre avec rage.

Poussant en même temps le terrible cri de guerre de sa tribu, Daniel brandit sa carabine au-dessus de sa tête, et commença une danse guerrière au son de cette sauvage mélodie. La surprise et la terreur des Comanches furent évidemment portées à leur comble ; ils contemplaient de loin, sans oser avancer d'un pas, le nègre des Delaware, sur lequel se projetaient les flammes des branches de pin.

Leur hésitation fut cependant de courte durée.

Après s'être consultés quelques instants, les uns jetèrent leurs armes par terre, les autres les replacèrent sur leurs épaules, et tous s'avancèrent vers Daniel, auquel le chef adressa la parole en ces termes :

—Les Comanches sont amis des Delaware et de la Panthère Noire. Ils ignoraient qu'un Delaware habitait avec les visages pâles ; car ils n'eussent point alors cherché à attenter à leur vie. Qu'il nous soit seulement permis d'emporter nos guerriers morts qui sont couchés par terre. Tu peux désormais éteindre tes feux et dormir en paix. Sur ces paroles, il tendit la main à Daniel en répétant le signe d'amitié ; puis il ordonna à ses guerriers d'enlever les cadavres et les hommes blessés.

Lorsque le nègre apprit au chef que trois autres Comanches étaient à l'intérieur du fort, celui-ci pénétra dans les palissades avec quelques-uns de ses hommes, qui transportèrent ces restes inanimés au dehors de l'enceinte. Une heure après, il ne restait plus un seul Indien en vue du fortin, dont les

feux furent éteints.

Daniel rentra dans la maison, et s'assit devant une lampe qui ne donnait plus qu'une clarté vacillante. La tête appuyée dans sa main, il se mit à réfléchir sur les conséquences des événements de la nuit. Il était certain que les Delaware, une fois informés de sa présence dans le fortin, ne perdraient pas un instant pour revenir s'emparer de sa personne.

Il ne lui restait donc plus qu'à partir ; car, en restant, il pourrait être la cause de la mort des Taylor, ou tout au moins de la perte de leur établissement, que les Delaware détruiraient infailliblement de fond en comble. Il n'aurait donc sauvé ses amis des mains des Comanches que pour être cause de leur perte par les Delaware.

Rester et se livrer au Léopard, c'était aller au-devant d'une mort horrible et inévitable.

Ce malheureux demeura longtemps appuyé sur le coin de la table sans faire un mouvement, réfléchissant à l'avenir réservé à ses amis. Lorsque les premières lueurs du jour pénétrèrent par la porte entr'ouverte, il se leva de son siège, et mena les chevaux aux pâturages. Sa décision était prise : il resterait et se livrerait aux Delaware.

Le brave garçon n'avait aucune crainte pour ses amis, qui devaient avoir atteint sans et saufs les établissements du Choctaw, sous la conduite de Walter.

Il s'attendait à voir tous les hommes valides se réunir pour revenir chasser les Indiens de l'établissement de Bear-Creek.

Son attente ne fut pas trompée ; le soleil était encore dans toute sa force, quand une troupe de quarante cavaliers, le vieux Warwick en tête, sortit du bois, se dirigeant vers l'habitation.

Au milieu d'eux se trouvaient M. Taylor et Walter, dont la surprise fut grande lorsqu'ils aperçurent Daniel venant à leur rencontre. Ils furent encore bien plus étonnés quand le nègre leur apprit que les Comanches s'étaient tranquillement retirés.

Lorsqu'on questionna Daniel sur ce qui avait pu décider les Peaux-Rouges à agir de la sorte, celui-ci répondit que lorsqu'il avait appris aux Comanches la prochaine arrivée de tous les habitants du Choctaw, qui ne manqueraient pas de les poursuivre aussi loin que pourraient les mener leurs chevaux, ils avaient tourné bride sans tarder un instant. Cette explication ne satisfit point Warwick et ses compagnons. Cependant ils devaient en croire leurs yeux, puisque rien n'avait été détruit ni au dedans ni au dehors de la colonie, et que les Indiens s'étaient retirés.

Les colons du Choctaw ne tardèrent pas à regagner leur établissement ; leur présence devenant inutile au fortin ; mais si le vieux Warwick renvoya ses deux fils avec ses amis, il résolut de rester jusqu'au lendemain pour attendre

le retour de mistress Taylor et de ses enfants.

Walter avait très habilement guidé la famille à travers la forêt ; mais cette marche dans les herbes de la prairie ayant fatigué sa tante et les enfants, la petite caravane n'était arrivée aux établissements du Choctaw que vers l'après-midi.

La crainte et l'effroi de tomber aux mains des Peaux-Rouges avaient seuls pu leur donner la force nécessaire pour parcourir cette distance sans prendre quelque repos. Aussi ce fut dans un état d'épuisement presque complet que les Taylor avaient atteint la ferme de leurs amis. Warwick leur envoyait ses fils pour leur apporter les bonnes nouvelles et les ramener le lendemain matin à cheval dans leur habitation.

Le courageux Walter partit à la rencontre de sa famille, et tout le monde se trouva réuni à l'heure du dîner.

Lorsqu'on fit à M. Taylor et à sa femme le récit des faits qui avaient suivi leur rapport, — récit mensonger en partie, comme on le sait, — les deux époux ne purent trouver de termes assez élogieux pour exalter la conduite de leur fidèle Daniel ; ils le remercièrent avec effusion.

La longue expérience du colon, sa connaissance des coutumes des Peaux-Rouges et sa confiance dans l'avenir ranimèrent les Taylor, bien qu'il leur semblât entendre encore l'effroyable cri de guerre des sauvages. Le vieux Warwick parvint à calmer leur crainte et à leur rendre courage.

Ce bon voisin ne quitta l'établissement qu'au coucher du soleil, en compagnie de ses deux fils, et tous les trois souhaitèrent aux colons une meilleure chance, en leur promettant de revenir avant peu leur faire une visite.

Tandis que la confiance dans l'avenir revenait chez les Taylor, le cœur du pauvre Daniel se serrait chaque jour de plus en plus. Le soir, il frissonnait des pieds à la tête quand il allait fermer la porte, et le matin il tremblait encore en jetant son premier coup d'œil sur l'horizon.

L'infortuné ne songeait point à chercher quelque moyen d'échapper à sa destinée ; son sacrifice était fait, puisqu'il assurait la tranquillité de ses amis. Mais, quelle que fût sa résolution, il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion quand il songeait à l'épouvantable vengeance dont il était menacé de la part des Indiens.

CHAPITRE XVII

Certain matin, Daniel se leva en songeant aux Delaware. Comme à l'ordinaire, il se rendit à l'une des tranchées, afin de mieux découvrir les environs, et tressaillit en entendant des aboiements furieux en dehors des palissades. Le malheureux croyait toujours voir arriver ceux qui devaient l'assassiner ; aussi courut-il vers une meurtrière, et il se convainquit, hélas ! que ces craintes étaient réellement fondées.

SHARPLES TUBULAR.

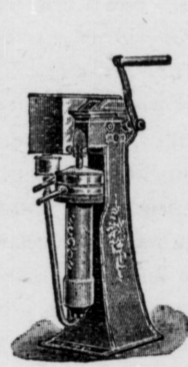
### Dairy Cream Separator,

The closest skimming and easiest turning Separator in existence.  
Hand, Belt Power and Steam Turbine.

NO DISCS

or bowl complications whatever. Suspended Bowl, Bottom Feed, Low-down Supply Can.

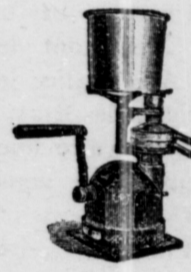
Made in a large variety of sizes, adapted to the needs of the smallest dairy or largest Butter factory.



HAND TUBULAR.



FACORY TUBULAR.



"BUTTER CUP"

### The NEW SHARPLES TUBULAR

Is the closest skimming and easiest turning Separator yet produced, securing under the most adverse circumstances as regards the quality, condition and temperature of the milk, results heretofore considered impossible. It delivers a smooth, frothless, perfect cream that will churn out more butter than can be obtained from any other Separator in existence.

It can be thoroughly and completely washed inside of five minutes, as there are only three pieces to the bowl.

The Sharples machines are the most simple and durable made, and can be maintained at a less cost for oil and renewal parts than any other Separator on the market.

Complete Catalogue, Testimonials and a valuable treatise on "Business Dairying" free on application.

P. M. SHARPLES,  
West Chester, Pa., U. S. A.

Il aperçut le Léopard galopant, à la tête de sa tribu, à travers les hautes herbes de la prairie, et se dirigeant sur le fortin.

L'instinct de la conversation se réveilla immédiatement dans le cœur de Daniel, qui songea à l'échelle de corde et au canot.

Il lui restait assez de temps pour fuir la mort que lui apportaient les sauvages. Tout en se disposant à se sauver au plus vite, ses regards se portèrent vers la demeure où reposaient encore tranquillement ses amis. Cette vue fit cesser chez lui toute hésitation ; sa résolution était prise, il allait se livrer à ses ennemis.

Les aboiements redoublés des chiens n'avaient pas tardé à amener Walter et M. Taylor dans la cour. Tous deux manifestèrent un certain effroi ; mais il ne tardèrent pas à se rassurer, lorsque Daniel leur eut fait observer que leurs visiteurs étaient les Delaware, et qu'il n'y avait rien à craindre d'eux.

—Des Delaware, soit ! mais j'espère que ce ne sont pas ceux que commande le Léopard, s'écria le fermier, dont les appréhensions se renouvelèrent.

—Fuis dans le forêt, Daniel ; il ne faut pas qu'ils te trouvent ici.

—Mais ils viennent me chercher, répondit le nègre avec énergie, et je suis bien décidé à ne pas les éviter.

—Je m'y oppose, moi ; nous sommes tous disposés à te défendre : on nous ensevelira sous les ruines de notre demeure plutôt que de te rendre, s'écria M. Taylor, qui poussait le nègre vers l'échelle. Va-t'en, mon bon Daniel ; prends le canot, il en est temps encore !

—A quoi bon ! les Comanches ont appris aux Delaware que je suis ici, et si je fuyais, vous seriez condamné à ma place. Je vais me livrer moi-même au Léopard, répondit Daniel avec courage et en refusant de se diriger vers l'échelle, que Walter avait attachée.

L'oncle et le neveu tirèrent Daniel par le bras, le pressant de fuir et de les abandonner au hasard ; mais tout fut inutile. Daniel persista dans sa résolution, et quelques minutes après il voyait sur la rive opposée plusieurs Indiens qui avaient passé par le bois, afin de garder les issues.

—Eh bien, soit ! nous mourrons ensemble, s'écria M. Taylor ; ces sauvages cruels ne te tueront pas seul ! Walter, va chercher nos armes !

—Ho hé ! ho ! hommes blancs,

écoutez-moi, cria alors une voix. Je suis le Léopard, chef des Delaware.

Tout en disant ces mots, l'Indien lançait d'un bras nerveux son tomahawk, qui vint se planter dans la porte du fort.

—Que voulez-vous ? Venez-vous en ami, ou en ennemi ? Veuillez vous rappeler que je suis sous la protection du gouvernement de Washington, au service duquel vous êtes lié.

—Je suis ton ami, et je ne te demande que de me rendre ce qui m'appartient : la Panthère Noire, qui se trouve sous ton toit.

—N'exigez pas cela ! votre père s'était emparé violemment des parents de Daniel pour en faire des esclaves, répondit hardiment M. Taylor.

—Mêle-toi de tes affaires et non des miennes. J'ai la Panthère Noire mort ou vivant : cet homme est mon bien, n'espère pas le voir échapper. Je vais établir un blocus autour de ta maison, et la faim te fera subir les plus cruelles angoisses à toi et aux tiens jusqu'à ce que vous livriez le nègre. En agissant ainsi, je ne fais rien contre les ordres de notre père à tous : le président de la confédération. Je

(suite à la 8me page)